

**Los Angeles** Le livre qui voulait changer la vie: 40

**Jérusalem** Saladin, conquérant bien-aimé: 41

**Patagonie** Le chaos selon Rodrigo Fresán: 44

**Alexandrie** Le jour où le monde s'agrandit: 42-43

Grand Prix de la critique BD, «Tamara Drewe» est une décapante satire sociale. Rencontre avec son auteure, l'Anglaise Posy Simmonds. Par Ariel Herbez

# Des écrivains hachés menu

## BANDE DESSINÉE

Posy Simmonds

Tamara Drewe

Tamara Drewe

Trad. de Lili Sztajn

Denoël Graphic, 134 p.

Oui, c'est de la bande dessinée. Mais oui, c'est aussi une forme de roman, entrecoupé d'images, de cases, de séquences et de bulles de bande dessinée. Avec *Tamara Drewe*, qui vient d'être publié en français, la célèbre feuilletoniste et cartooniste anglaise Posy Simmonds réalise à nouveau un équilibre miraculeux entre écriture et dessin, qui nous entraîne dans le monde impitoyable des écrivains. En 2000, les francophones la découvraient avec *Gemma Boverly*, une savoureuse paraphrase de Gustave Flaubert et *Madame Bovary* (déjà chez Denoël Graphic).

Encensée en Grande-Bretagne, Posy Simmonds vient d'être élue Grand Prix de la critique par l'ACBD, l'association des journalistes français de bande dessinée, et son livre a été sélectionné pour le palmarès du Festival d'Angoulême, en janvier prochain. Nommée *Cartoonist of the Year* en 1980 et 1981, elle a été admise en 1985 au sein de la vénérable *Royal Society of Literature*, dans un pays pourtant sans grande tradition de bande dessinée. On n'en est pas là à l'Académie française...

Dessinatrice de presse, Posy entre au *Guardian* en 1972 et en 1977 elle y lance un *strip* satirique sur une famille de la *middle class* anglaise, les Weber, qui se poursuit avec succès pendant onze ans et qui fait l'objet de plusieurs

compilations en albums. Elle illustre aussi des livres pour enfants.

«En 1996, le *Guardian* me demande ce que j'aimerais faire, nous raconte-t-elle: oh! quelque chose avec une fin! Cela donnera *Gemma Boverly*. On m'a donné une colonne étroite et cent épisodes. Ce n'est pas beaucoup; j'ai donc commencé à écrire des textes entre les cases et les *strips* et j'ai constaté que cela allait très bien pour des éléments d'ambiance ou des évocations du passé, alors que la bande dessinée donnait des images fortes, pour les disputes et les drames entre les personnages notamment. Et trop de texte dans les bulles devient vite illisible. Ce sont donc des contraintes pratiques et l'expérience qui m'ont poussé à cette forme hybride (que je reprends dans *Tamara Drewe*), et non pas un choix délibéré.»

## Autant roman que BD, «Tamara Drewe» atteint un équilibre miraculeux entre écriture et dessin

Une contrainte parfaitement maîtrisée: il y a une vraie écriture dans ces textes, pétillante, sonnant juste, avec des formules qui vous ravissent par surprise (à la table de l'écrivain «qui aime faire l'intéressant (...) toutes les filles étaient là comme des tasses autour d'une théière»), et une façon de se glisser dans la langue des protagonistes, jusqu'aux ex-

pressions les plus triviales, presque *shocking* sous la plume de cette charmante dame *so british* en apparence.

Stonefield est une demeure paisible qui accueille en résidence quelques écrivains engoncés dans un confort un peu délétère pour leur créativité, dans un village quelconque (du Wessex, selon les déductions du *Times*). Une campagne en déréliction, dont les habitants paupérisés ne fréquentent guère «les hors-venus du week-end» qui font grimper les prix de l'immobilier et raffolent du «rustique» en toc.

Beth, la maîtresse des lieux, efficace et dévouée pour ses pensionnaires, assure aussi toute l'intendance pour son mari volage Nicolas, lui aussi écrivain, auteur de polars à succès auxquels elle contribue. Posy Simmonds dresse un tableau tout en finesse de ce petit monde littéraire, dans une satire à la fois impitoyable et sarcastique, mais aussi empathique et chaleureuse, avec une foule de notations savoureuses, un sens de l'observation plus acéré qu'un laser et une virtuosité du détail vrai qui fait oublier qu'il s'agit d'une œuvre de fiction. Mesquins, égo-centriques, suffisants, hypocrites, avides de gloire et de conquêtes féminines, les écrivains sont passés à la moulinette.

L'irruption au village de la chroniqueuse d'un journal *people*, Tamara Drewe, belle et ambitieuse, sème l'émotion et fait tourner les têtes. Et quand elle ramène dans ses filets une rock star, le batteur Ben, les gamines désœuvrées du bled tombent en pâmoison. Le méca-

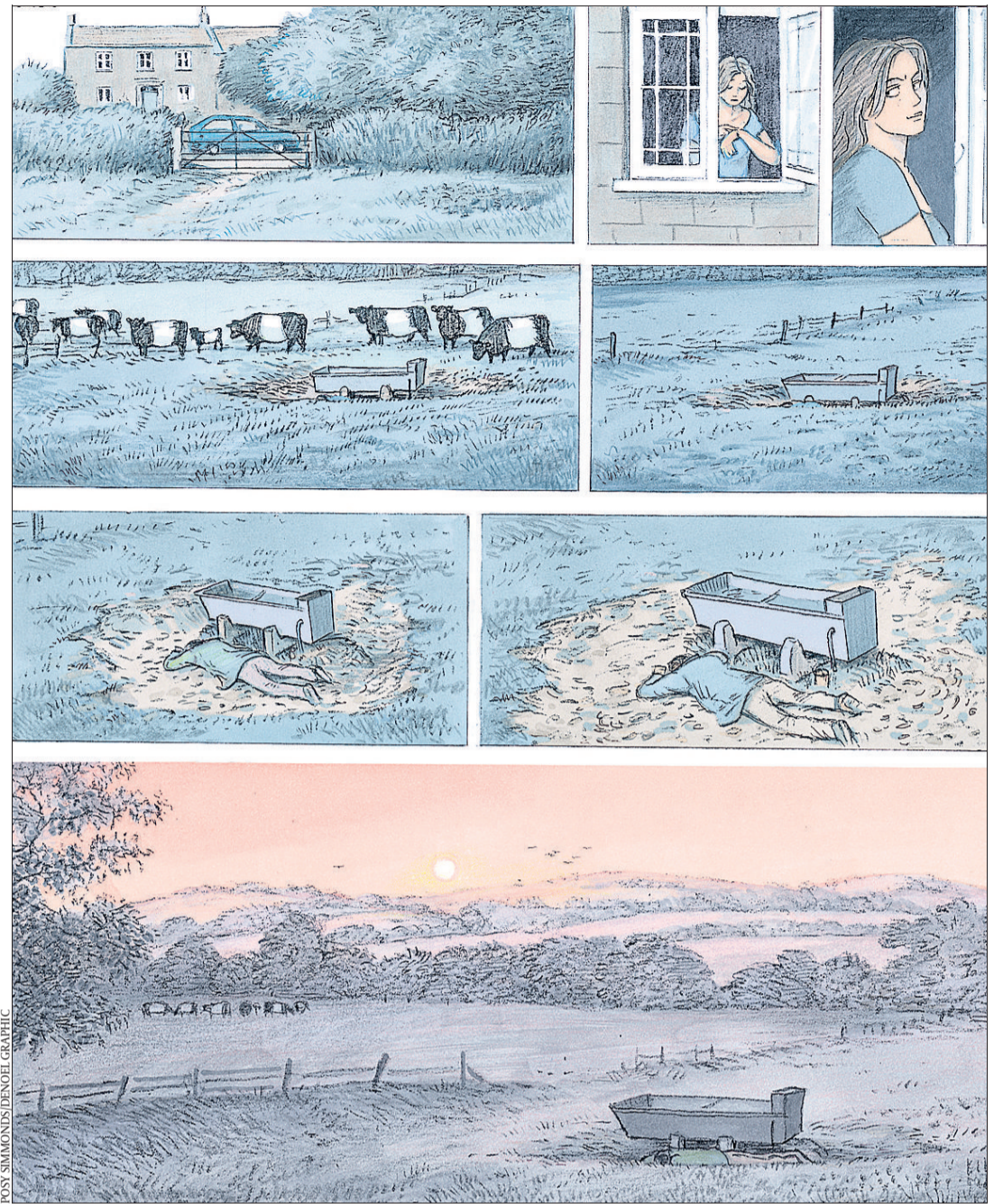
enfance, un homme a été tué comme ça dans mon village.»

## L'alternance des voix

«Les trois narrateurs, l'écrivain américain Glen, Beth et Casey, permettent de donner des points de vue alternés, et j'ajoute le mien avec les images, qui racontent une histoire un peu différente des autres. Les «voix», en anglais en tout cas, la traduction le montre peut-être moins, sont très différentes: Glen utilise beaucoup de mots américains et les deux filles du village ont un argot et un vocabulaire très caractéristiques.»

## Les écrivains et le marché

«Je comprends très bien ce que c'est d'écrire, d'avoir peur. Quand



Un drame se noue dans le cadre idyllique de Stonefield. Une des (rares) pages silencieuses de «Tamara Drewe».

nisme est en place, le tableau de mœurs va tourner au drame. Et conduire à une fin surprenante, où la mort et l'amertume n'empêchent pas un *happy end* apaisé.

Le livre est très librement inspiré de *Loin de la foule déchainée*, l'œuvre maîtresse de Thomas Hardy (John Schlesinger en a fait un film en 1967): «Je me suis éloignée de l'histoire, note la dessinatrice, mais j'en ai gardé les cinq personnages principaux, des clins d'œil, la campagne et l'ambiance sombre de la fin, propre à Hardy.» Et certaines allusions graphiques, comme la veste militaire écarlate que le rocker Ben porte sur une pochette de disque, qui renvoie à l'uniforme de son équivalent du XIXe siècle, le sergent Troy.

Le rapprochement de Gustave Flaubert et Thomas Hardy dans l'inspiration de Simmonds n'est pas fortuit: «Tous deux ont écrit au XIXe siècle, mais ils étaient très modernes, en s'intéressant au

point de vue de la femme», souligne-t-elle. Point de vue que Posy Simmonds exprime aussi, à travers Beth, quasi esclave volontaire et dévouée de son époux adulte, Tamara, objet consentant de toutes les convoitises, et Jody, formatée par la presse *people*, avec en contrepoint discret le mémoire que rédige Lulu, la fille de Beth, sur le sort autrement plus

tragique des femmes des talibans, «enfermées», «punies», traitées «comme du bétail» par les hommes. Une façon de dire que «c'est toujours les femmes qui prennent», comme l'écrit Tamara dans sa chronique légère...

► Consultez les critiques littéraires du TEMPS sur [www.letemps.ch/livres](http://www.letemps.ch/livres)

PUBLICITÉ

## Genève, bourses Simon I. Patiño

La Ville de Genève et la Fondation Simon I. Patiño attribueront, pour l'année académique 2009-2010, des bourses à de jeunes artistes actifs dans tous les domaines d'expression artistique, pour réaliser des études, stages, projets ou recherches à Paris.

Les bourses comprennent les prestations suivantes:

- mise à disposition gratuite de trois studios situés à la Cité Internationale des Arts à Paris, pour une durée de quatre à douze mois;
- une allocation de 1000.- francs suisses (env. 700 Euros) par mois pur la durée du séjour.

## Conditions d'inscription

- être âgé-e de plus de 18 ans et de moins de 35 ans révolus
- être domicilié-e légalement à Genève depuis au moins deux années consécutives.

## Inscription

Le règlement général, ainsi que le formulaire d'inscription peuvent être demandés par téléphone ou courriel ou téléchargés par internet au :

Département de la culture, Service aux artistes et acteurs culturels  
Route de Malagnou 19, Case postale 10, 1211 Genève 17  
Tél. 022 418 65 00, [dac@ville-ge.ch](mailto:dac@ville-ge.ch) ou [www.ville-ge.ch](http://www.ville-ge.ch) > Service aux acteurs culturels > Soutien à la création > Bourses

## Délai d'inscription

Le formulaire d'inscription, curriculum vitae détaillé, photocopie de carte d'identité, bref mémoire et dossier artistique devront être retournés d'ici le **lundi 2 mars 2009** au plus tard (le timbre de la poste faisant foi).

Patrice Mugny  
Conseiller administratif de la Ville de Genève  
Département de la culture

[www.ville-ge.ch/culture](http://www.ville-ge.ch/culture)



## «Je n'écoute pas aux portes, mais j'entends»

## Le sens de l'observation

«J'ai une bonne mémoire pour me souvenir de ce que disent les gens, comment ils sont habillés, leur attitude. Quand j'ai entendu ou vu quelque chose, je prends des notes dans mon carnet à mon retour à la maison. Pour les personnages de deux adolescentes du village, Casey et Jody, j'ai utilisé des conversations entendues dans le bus, vous n'imaginez pas ce qu'on entend; des filles hurlant dans leur téléphone portable des choses hallucinantes, sur leurs relations intimes, sur des cuites farineuses ou sur la vie privée des stars... Je n'écoute pas aux portes, mais j'entends beaucoup, notamment dans les festivals littéraires. Les gens deviennent-ils

méfiant? Non, ils rient et disent que c'est bien comme ça que cela se passe!»

## La précision du détail

«Je prête une grande attention à l'exactitude des choses. Pour que l'histoire fasse vrai, le lecteur doit s'y reconnaître, y compris dans des détails précis. Je fais donc beaucoup de recherches sur les vêtements appropriés, les voitures, les appareils ménagers... et je suis très vexée quand je m'aperçois d'une terrible erreur. Les vaches qui jouent un rôle dans *Tamara Drewe* sont des *belted galloways*; mes personnages traversent leur champ avec un chien, ce qu'on ne doit jamais faire, car elles sont bien trop dangereuses. Je le sais depuis mon

je travaille, j'ai un peu de Glen, je peine, je nettoie la salle de bains, je tire les «bouloches» de mon pull... J'avais pris beaucoup de retard avec *Tamara* et je devais à tout prix livrer les épisodes de la semaine suivante; ce que c'était éreintant! Bien sûr, ce n'est pas travailler à la mine, mais être écrivain est très difficile, très dur, avec beaucoup de jalousies, du désespoir... Quand on oublie qu'on est écrivain et qu'on croit que la célébrité est la seule chose importante, c'est ridicule. Mais les écrivains doivent de plus en plus devenir célèbres, être performants, se vendre, et les vendeurs deviennent plus importants que les éditeurs. C'est triste, mais c'est la loi du marché.»

Propos recueillis par A. HZ